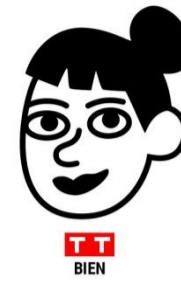


# NITRAM

Télérama



On aime beaucoup



Quel âge a-t-il exactement, sous ses longs cheveux blonds qui lui coulent sur le visage comme une pluie sale ? Difficile à dire. Un gamin fêlé, attardé, engoncé dans un grand corps d'adulte. Un homme flou. Rien que l'étrange sobriquet que lui donne son maigre entourage raconte une vie à l'envers. Ses parents harassés, brisés et durcis par des années de désarroi, rêvaient sans doute d'élever un « Martin » (son prénom à sa naissance) comme tout le monde, dans leur coin plat et tristounet de Tasmanie. Mais c'est un « Nitram » qui leur est resté sur les bras. Un nom bancal, un peu inquiétant, comme une marque d'explosifs, ou l'acronyme d'un mélange chimique interdit. Une matière instable.

Pour comprendre ce film singulier, on est obligé d'en évoquer la fin. Le réalisateur australien Justin Kurzel (auquel on doit, entre autres, l'excellent *Gang Kelly*, en 2019) s'inspire d'une tragédie réelle, tristement célèbre dans son pays : le massacre de Port Arthur, au printemps 1996. Armé jusqu'aux dents, un déséquilibré nommé Martin Bryant avait fait trente-cinq victimes et de nombreux blessés. Ce meurtre de masse avait alors incité l'Australie à revoir radicalement sa législation sur la libre circulation des armes à feu.

Le fait divers fournit au cinéaste son sujet — comment la maladie mentale et l'extrême solitude font très mauvais ménage avec le commerce des fusils semi-automatiques —, mais aussi l'occasion d'un portrait sidérant de la marginalité. Nitram est incarné par le comédien américain Caleb Landry Jones (remarqué, entre autres, dans *Get Out*, de Jordan Peele, ou encore *3 Billboards, les panneaux de la vengeance*, de Martin McDonagh), si dérangent, si formidable dans son opacité poisseuse qu'il a amplement mérité son prix d'interprétation à Cannes en 2021. Autour de lui, Justin Kurzel fait dérailler le réel, d'abord grâce à l'habileté d'une mise en scène qui place son héros dans des plans trop larges pour sa silhouette lunaire, ou bien le repousse dans un coin de l'image, littéralement à l'écart. Puis avec des personnages secondaires forts, telle cette héritière vieillissante, encore jolie, aussi perdue que Nitram, la seule avec laquelle il parvient, un temps, à nouer un lien, tordu, poétique et touchant. La parenthèse qu'ils partagent, à l'abri du monde dit normal, laisse entrevoir une autre folie plus libre, plus tendre, mais condamnée d'avance. Une oasis éphémère, dans un désert humain.



Si Nitram est une critique acerbe évidente de l'autorisation du port d'armes en Australie, il aborde aussi avec sensibilité ce qui advient lorsque l'homme en détresse n'est pas secouru. Car qui sont les criminels ? Les criminels sont bien souvent les laissés pour compte, ils sont ceux qui ne voient pas l'aide possible, ceux que l'on a abandonnés, les misérables, ainsi que l'écrivait Victor Hugo dans son roman : « la vie, le malheur, l'isolement, l'abandon, la pauvreté sont des champs de bataille qui ont leur héros, héros obscur » (*Les Misérables*, 1862). Nitram est dérangent parce qu'il ne pointe pas du doigt le coupable, qui nous a ému, et nous a fait rire. Il pointe du doigt un système, et ses dommages collatéraux.